Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 39 (1906)

Heft: 6

Nachruf: Nécrologie

Autor: Bridel, P.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NÉCROLOGIE

Dans le deuil général causé par la mort de **Gaston Frommel**, notre Revue a sa part très spéciale, puisqu'elle perd en lui l'un de ses plus distingués collaborateurs [1]. Nous aurions voulu lui rendre ici un hommage digne de l'admiration et de l'amitié qu'il nous inspirait ; mais, venant après tant d'articles parus dans une foule de journaux religieux et autres, pouvant présumer surtout que nos lecteurs ont en main l'excellente notice due à la plume de M. le professeur G. Godet [2], nous devons nous restreindre. Renonçons donc à tracer le portrait de cette forte et riche personnalité, qui laisse à tous ceux qui l'ont connue le souvenir d'une âme pour laquelle l'Invisible était toujours présent et qui se consacrait à Lui, non sans lutte parfois, mais avec une sincérité entière et résolue. De la biographie même, nous nous bornerons à donner les traits essentiels.

Frommel naquit, le 25 novembre 1862, à Altkirch (département du Haut-Rhin). D'Avenches, où sa famille était venue s'établir après l'annexion de l'Alsace, le jeune homme se rendit à Berne pour y étudier dans l'Ecole fédérale de médecine vétérinaire ; puis, par une décision solennelle, se tourna du côté de la théo-

[1] Frommel a donné à notre Revue les articles suivants : *Philosophie et religion* (à propos de « Philosophie et religion » de M. Ernest Naville), janvier 1888, p. 5-11 ; *Théologie et philosophie* (en réponse à une leçon d'ouverture de M. H. Bois sur l'hellénisme et le judaïsme), septembre 1889, p. 502-510 ; *Théologie et philosophie. A propos de la régénération*, mai 1890, p. 276-295 ; *Réponse à M. H. Bois*, idem, p. 296-304 ; *La morale chrétienne de M. J. Bovon*, janvier et mars 1899, p. 5-47 et 123-154 ; *L'agnosticisme religieux*, novembre 1904, p. 417-448, et janvier 1905, p. 5-17.

[2] G. Godet : *Gaston Frommel* (Neuchâtel, Attinger, 1906), reproduction, complétée, d'articles parus dans le *Journal religieux*. — Il y faut ajouter les articles de M. Chaponnière dans la *Semaine religieuse*, numéros 33 et suivants de cette année.

logie, qu'il étudia à Neuchâtel (Faculté indépendante), à Erlangen, à Berlin, à Paris. Après quelques années de pastorat (en France, puis dans le canton de Vaud), il se fixa à Genève, et ne tarda pas à y être nommé successeur de Bouvier dans la chaire universitaire de théologie dogmatique (1894). C'est là qu'en pleine activité il a succombé prématurément, le 18 mai de cette année.

Il est impossible de dresser ici la liste des écrits de Frommel, qui, pour la plupart, sont des conférences, des fragments de cours, des articles, dispersés dans nos journaux et nos revues, et parfois reproduits en brochures. Le seul volume proprement dit qu'il ait donné est celui où il a réuni en 1891, sous le titre d'*Esquisses contemporaines*, les études philosophico-littéraires qui attirèrent sur lui l'attention du public. Un groupe d'amis a entrepris de recueillir et de nous donner, non seulement tous les morceaux déjà imprimés qui sont sortis de la plume de Frommel, mais aussi la rédaction de ses cours.

Ce n'est que lorsque nous aurons cette collection qu'il sera possible d'apprécier complètement sa théologie ; mais on en peut dès maintenant caractériser les tendances générales, si l'on ajoute à la lecture de ses divers écrits celle de quelques pages très remarquables où un ancien étudiant a exposé ce qu'étaient les cours de Frommel[1].

Sans goût pour les travaux de l'érudition historique, dont il ne semble pas avoir tenu grand compte (peut-être fut-ce là son essentielle lacune), il ne pouvait en aucune manière appartenir à cette école critique dont l'essentiel souci est d'éliminer tout ce qu'on peut soupçonner n'être pas primitif dans la conception évangélique, pour aller au delà retrouver, si possible, le Jésus de Nazareth « authentique ». D'autre part, en dépit de toute sa virtuosité dialectique, Frommel ne se laissa point entraîner dans le courant de la théologie dite spéculative. Mais ce ne fut pas, à coup sûr, pour rentrer dans les voies d'une théologie traditionnaliste, qui argumente en partant soit des antiques formules confessionnelles, soit des textes bibliques considérés comme autorités en matière doctrinale. Sa méthode fut celle que Schleiermacher a préconisée, qui fonde la dogmatique sur l'analyse des états d'âme du croyant vivifié par sa communion avec la personne du Christ. Dans le discours qu'il prononça lors de sa consécration au saint minis-

[1] G. Godet, p. 50-55.

tère, Frommel caractérisait la crise décisive de sa vie spirituelle comme ayant été l'effet d'une « rencontre » personnelle avec Jésus-Christ [1], et il ajoutait qu'il s'efforcerait comme prédicateur « d'écarter toutes les doctrines terrestres [il voulait dire humaines, sans doute], toutes les vaines formules,.... afin que Christ seul apparaisse » et que ses auditeurs puissent arriver, eux aussi, « à la rencontre personnelle avec le Seigneur ». Ce programme de sa prédication fut celui de sa dogmatique [2]; il en a exprimé souvent le second terme dans cette épithète de « christocentrique », que, lors de son séjour à Oxford, il avait empruntée à l'auteur de *Christ in modern Theology*, Fairbairn, lequel devait lui-même une bonne partie de ses inspirations à J.-A. Dorner.

Mais il ne suffit pas encore de ces traits généraux, et presque uniquement méthodologiques, pour définir une théologie. Suivant la profondeur à laquelle il descendra dans l'analyse de la conscience chrétienne et, faut-il dire aussi, suivant les « consciences chrétiennes » qu'il prendra pour objet d'étude, le dogmaticien peut obtenir des résultats très divers. Les expériences personnelles de Frommel en matière religieuse étaient marquées d'un caractère qui lui faisait considérer comme « tragique » la situation de l'homme par rapport à Dieu, et voir dans la conversion à la vie chrétienne non pas seulement l'élévation à un degré supérieur de la moralité naturelle, mais le passage à une sphère d'existence réellement nouvelle et surnaturelle. Et il contrôlait, confirmait, complétait ces convictions intimes par l'étude d'autres vies spirituelles que la sienne, d'autres âmes chrétiennes, soit qu'il les prît dans les temps modernes, soit qu'il les trouvât dans l'histoire évangélique elle-même (l'apôtre Paul, en particulier). Dans ces études de psychologie religieuse, il apportait ce goût et ce talent d'observateur que, adolescent, il avait appliqués avec tant d'ardeur à la nature et spécialement aux animaux.

[1] Voir G. Godet, p. 12 note et p. 31. — On trouvera à la page 24 de la même brochure un témoignage intéressant, de M. le pasteur Sauvin, d'où il ressort que, dans une première ébauche juvénile de son « système », Frommel établissait que notre moi, en tant qu'il s'oppose au non-moi phénoménal, demeure lui-même relatif, phénoménal, et ne constitue pas encore une véritable personnalité. Celle-ci ne naît qu'au contact de la Personnalité divine.

[2] Il avait l'habitude, dit-on, de commencer son cours de dogmatique en dictant cette phrase de Calvin (*Institut.* I, VII, 5): « Je ne dis autre chose que ce qu'un chacun chrétien expérimente en soi. » (Godet, p. 51.)

Il s'y inspirait, en outre, de trois maîtres, auxquels il fut redevable à des degrés divers : Fr.-H.-R. von Frank, qu'il avait entendu à Erlangen développer tout un système de dogmatique, en partant de la conversion chrétienne et remontant aux postulats que ce fait suppose ; César Malan, fils, qui lui avait appris à voir dans l'obligation morale une « expérience imposée », par laquelle notre moi se trouve, jusque dans ses profondeurs sub-conscientes, en contact direct avec Dieu ; Vinet, enfin, avec lequel il était d'accord pour vouloir traduire toute la doctrine chrétienne en langage « moral », pourvu qu'il soit bien entendu qu'il ne s'agit point par là de ramener subrepticement le christianisme à n'être que la morale humaine, tandis que, selon le mot capital du grand penseur vaudois, elle est « une morale semée sur le terrain de la grâce ».

Par une distinction qui rappelle celle que faisait Franck entre les objets « immanents » de la certitude chrétienne et les objets « transcendants » (à quoi il ajoutait *die transeunten Objekte*), Frommel divisait la dogmatique en deux parties : la première, expérimentale, psychologique, — qu'il développait avec amour et succès, — exposait systématiquement les expériences que fait tout chrétien normal ; c'était, a dit un de ses auditeurs, une sorte de « biographie du chrétien idéal,.... quelque chose comme un *Pilgrim's Progress* en style philosophique. » L'autre partie, moins directement expérimentale, aurait eu à traiter des « activités divines que leur éloignement dans le passé ou l'avenir rend inaccessibles à l'expérience actuelle du chrétien ». Dans cette partie, qu'il n'abordait pas dans ses cours, Frommel eût eu, sans doute, à parler de la création, de l'eschatologie, etc. Nous ne savons pas jusqu'à quel point il arrivait, dans la première, par voie régressive, à aborder ou à épuiser la christologie, la doctrine de Dieu, etc. ; mais on peut, du moins, se faire une idée de la façon dont il devait traiter de la rédemption, en lisant l'un des derniers morceaux qu'il ait publiés : *La psychologie du pardon dans ses rapports avec la croix de Jésus-Christ.*

Ce que l'on voit clairement aussi, c'est que, en vertu de sa conception fondamentale de la vie chrétienne, il s'opposait avec énergie à l'introduction des idées évolutionnistes dans la théologie évangélique. Les sciences biologiques ont exercé de nos jours un prestige considérable ; leurs méthodes et leurs points de vue ont été appliqués au delà des bornes de leur domaine propre, par

exemple à la sociologie, qui travaille actuellement avec peine à s'émanciper de cette tutelle étrangère. Bien des théologiens aussi ont subi plus ou moins fortement cette influence, méconnaissant ainsi le caractère *sui generis* du « monde spirituel », qui a ses lois sans doute, mais ses lois propres, nullement identiques aux « lois de la nature ». Et, dans le même temps, il se trouvait que, dominées par l'hypothèse darwinienne, les sciences de la nature tendaient à tout expliquer par des variations lentes, par des évolutions insensibles (méconnaissant l'élément de discontinuité qui existe au sein même de la nature et dont on revient aujourd'hui à mieux tenir compte); suivre cette impulsion, c'était pour la théologie se condamner à porter atteinte « aux certitudes les plus sacrées de la conscience », en estompant l'opposition radicale que l'Evangile suppose entre le péché et la sainteté, en diminuant la notion du salut, en ôtant à la rédemption son caractère surnaturel. Voilà ce dont Frommel s'était convaincu, et cela explique l'énergie avec laquelle il a signalé *Le danger moral de l'évolutionnisme religieux*. Des motifs analogues le guidaient dans son attaque de *L'agnosticisme religieux*; nos lecteurs s'en souviennent, puisque c'est ici même que cette discussion a eu lieu.

* * *

Le 5 juin de cette année, est mort à Groslichterfeld (près Berlin), où il résidait depuis longtemps, **Edouard de Hartmann,** l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages dans lesquels il a expliqué, défendu, développé en ses applications diverses le système publié par lui, dès 1869, sous le nom de *Philosophie de l'inconscient*. Outre ce livre, qui a atteint une dixième édition (fort augmentée) et dont nous avons une traduction française, il faut mentionner surtout : *Phänomenologie des sittlichen Bewusstseins ; Die Religion des Geistes ; Aesthetik ; Kategorienlehre*. Rappelons que nous avons aussi en traduction française : *Le Darwinisme, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette théorie*, et *La religion de l'avenir*. A ce dernier petit livre, dont nous avons jadis rendu compte dans cette Revue[1], on ajoutera *Die Krisis des Christenthums in der modernen Theologie,* si l'on veut connaître le jugement du philosophe berlinois sur Biedermann, Lipsius et Pfleiderer. Au moment où sa mort est survenue, Hartmann travaillait à un grand ouvrage

[1] Voir le numéro de juillet 1875, p. 427.

sur la philosophie de l'histoire. Il laisse d'autre part un exposé systématique et nouveau de toute sa philosophie, qui sera publié plus ou moins prochainement[1]. A côté de tant d'ouvrages scientifiques[2], Ed. de Hartmann n'a cessé de donner de nombreux articles, dans diverses feuilles publiques, sur toutes sortes de sujets d'actualité : politique, pédagogie, féminisme, question juive, spiritisme, etc.

Il a tracé lui-même son autobiographie, que M. Nolen a résumée en tête de sa traduction de la *Philosophie de l'inconscient*; aussi nous suffira-t-il de rappeler que Edouard de Hartmann naquit à Berlin en 1842, qu'il était fils d'un général d'artillerie, et qu'il avait déjà fait trois ans à l'Ecole d'artillerie de la capitale prussienne lorsqu'une contusion au genou l'obligea de changer de carrière. Marié deux fois, il a eu pour première femme Agnès Taubert, auteur de deux ouvrages consacrés à la défense des idées de son mari.

L'analyse détaillée de la *Philosophie de l'inconscient*, que Ch. Secrétan a donnée autrefois dans cette Revue[3], nous dispense de résumer ici le système de Hartmann. Bornons-nous à caractériser sa position en face de quelques-uns des problèmes essentiels qui ont préoccupé les philosophes allemands du dix-neuvième siècle.

Pour commencer par la théorie de la connaissance, Hartmann repousse le subjectivisme kantien au profit d'un « réalisme transcendantal » : pour lui, comme pour Hegel, les lois de notre pensée sont en harmonie avec celles de la réalité transsubjective. Ce n'est pas, cependant, qu'il soit en tout d'accord avec Hegel, son effort essentiel étant précisément de corriger le panlogisme de ce philo-

[1] Nous empruntons ce renseignement aux intéressants articles (*Die Gegenwart*, de Berlin, numéros des 11 et 18 août 1906) dans lesquels M. le professeur Adolf Lasson, de l'Université de Berlin, a tracé le portrait de Hartmann.

[2] On trouve une table systématique de toutes les publications philosophiques de Hartmann à la fin de sa *Geschichte der Metaphysik*. Il a entrepris en 1885, sous le titre de *Ausgewählte Werke*, une édition de ses œuvres principales, qui comprend plus de douze volumes.

[3] Numéros d'avril et de juillet 1872, p. 219-257, 345-422. Voir aussi, du même auteur, un exposé plus court, dans la *Revue chrétienne* de 1872, sous ce titre : *La nouveauté métaphysique*. Ces deux travaux ont été reproduits dans les *Essais de philosophie et de littérature* de Ch. Secrétan, et nous avons, à l'occasion de cette publication, indiqué ici-même (numéro de mars 1896, p. 173 et suiv.) l'intérêt spécial qui s'attache à cette critique de Hartmann par le philosophe de Lausanne.

sophe en le combinant avec le volontarisme de son grand adversaire Schopenhauer. Pour expliquer l'univers tel qu'il est et tel qu'il marche, on ne peut se contenter ni de recourir à l'Idée seule, — qui ne possède par elle-même aucune puissance créatrice, — ni au Vouloir seul, — qui ne porte en soi aucun principe de détermination logique ; — il faut reconnaître qu'intelligence et volonté sont deux attributs coordonnés, tous deux essentiels à l'absolu. Le processus universel résulte d'un conflit survenu entre ces deux attributs ; le Vouloir aveugle s'étant « sottement » mis à passer de la virtualité à l'acte, — ce qui ne pouvait qu'engendrer pour l'Absolu un état de souffrance, — l'Intelligence s'est ingéniée à la production d'êtres conscients (les hommes), en la personne desquels le Vouloir, comprenant enfin sa faute, ne manquera pas de décider, tôt ou tard, son retour à la paix de l'inaction primitive. Tandis que, d'après Hegel, les diverses catégories de la logique étaient censées résulter du développement spontané (dialectique) de l'Idée, pour Hartmann elles sont l'effet de la réaction de l'Idée (logique) contre le Vouloir (illogique).

C'est encore un effort de conciliation qu'il faut reconnaître dans l'éthique de Hartmann, où viennent se combiner le pessimisme de Schopenhauer et la foi dans le progrès historique, qui finira par conduire au terme désirable. Aussi, loin de prêcher une morale d'ascétisme visant à la rédemption individuelle, la philosophie de l'inconscient nous recommande-t-elle la collaboration dévouée à toutes les activités qui peuvent favoriser l'évolution de la race humaine, et, par là même, hâter l'universelle délivrance.

En religion, pareillement, Hartmann rêvait une sorte de fusion entre les idées indoues et le christianisme, au profit d'un panthéisme spiritualiste, qui enseignerait l'unité substantielle de tous les êtres, mais sans tomber dans le monisme abstrait, c'est-à-dire en reconnaissant la réalité (provisoire) des individus.

C'est dans la « philosophie positive » de Schelling qu'Hartmann a puisé, — ainsi qu'il le reconnaît, — plusieurs éléments essentiels de son système conciliateur. C'est à la « philosophie de la nature » du même philosophe que font penser plusieurs chapitres de la *Philosophie de l'inconscient*. La grande prétention de Hartmann était d'arriver à ses « résultats spéculatifs par la méthode inductive des sciences naturelles. » Par l'étude de nombreux faits biologiques et psychologiques, tels que les réflexes, les instincts, le génie, etc., il se déclarait conduit à constater les manifestations

d'une téléologie impossible à dissoudre en pur mécanisme, et dont la source ne peut se trouver, pensait-il, que dans l'intelligence inconsciente (ou mieux : supraconsciente) de l'Absolu. Hartmann a eu à subir sur ce point les virulentes attaques des partisans du matérialisme. Oscar Schmidt l'a réfuté dans un écrit, traduit en français sous ce titre : *Les sciences naturelles et l'Inconscient*. Lange est allé jusqu'à comparer la mentalité de Hartmann à celle d'un pauvre Papou et à dire du principal ouvrage du philosophe berlinois : « On trouverait difficilement, de nos jours, un autre livre où les matériaux des sciences de la nature, rassemblés à la hâte, soient en opposition aussi flagrante avec tous les principes essentiels de la méthode scientifique[1]. » Par son petit traité sur *Le Darwinisme* et par un écrit, d'abord anonyme, où il eut l'habileté de compléter et corriger ses théories en se donnant l'air de les critiquer au point de vue de la physiologie[2], Hartmann a bien prouvé que ce n'était point l'ignorance qui avait dicté son point de vue. Sans goûter les conclusions ultimes de sa métaphysique, sans admettre même tout le détail de ses démonstrations, il faut reconnaître, pensons-nous, que dans la lutte contre les prétentions exagérées de l'explication dite « scientifique » (c'est-à-dire mécanique), Hartmann fut un très habile et savant champion de la doctrine finaliste.

PH. BRIDEL.

[1] *Histoire du matérialisme*, t. II, p. 657, de la trad. française.

[2] *Das Unbewusste vom Standpunkt der Physiologie und Descendenztheorie*, 1872 ; une 2me et une 3me édition sont signées.